

De Gaulle, un penseur politique dont les lumières pourraient encore nous être utiles? De Gaulle, un auteur dont l'écriture pourrait être comprise comme une forme particulière d'action politique? Encore faut-il pouvoir le saisir dans le contexte actuel, se rendre capable de percevoir les divers liens qui rendraient sa pensée applicable à la vie aujourd'hui.

Stéphane Bérard, à la faveur de cette sorte de consécration que constitue la programmation au bac des *Mémoires de guerre*, a décidé de s'emparer du texte et d'effectuer les opérations de rafraîchissement nécessaires pour «faire accéder les mémoires de Charles de Gaulle à la littérature».



[www.questions-theoriques.com](http://www.questions-theoriques.com)

Questions Théoriques

Charles de Gaulle. Mémoires d'espoir

Stéphane Bérard

Stéphane Bérard

# CHARLES DE GAULLE MÉMOIRES D'ESPOIR (Le Renouveau 1958-1962)

Questions Théoriques  
Réalités non couvertes

CHARLES DE GAULLE  
MÉMOIRES D'ESPOIR

Stéphane Bérard

Charles de Gaulle  
Mémoires d'espoir  
Le renouveau. 1958-1962

Questions théoriques  
*Réalités non couvertes*

## *Les intuitions*

**L**E PAYS ARRIVE de l'ancien temps en gigotant et apparemment, ça risque de continuer. De l'aspect souffreteux, tragique, on ne prend que le tragique, grandeur nature, comme en plus il se pourrait ballotté comme pays – je m'exprime mal, en ce sens, je veux dire que la borne borne, que le ciel plombe un peu de ce gris des Brassai et Depardon, et reste tout autant à Loriol qu'à Sainte-Radeguonde.

Et si l'on allait se commander une *razzia* sur Madrid (voir des Goya) ou sur Napoli ?

Tout le monde fait de la politique, dans cette circonscription, malgré les épreuves du bac et de la vie en général, ou, tel qu'on pourrait dire, les épreuves de l'avis.

Et tout ça se chouchoute sur plusieurs générations, la Nation.

Mais mais mais, à cause des hauteurs de terre, penchant les penchants, accentuant les intonations et les humiliations (les tics identitaires ; par exemple,

qu'un rocher penche, et on clouera un chat-huant penché, ou portera un coup de pied plutôt de biais à l'attardé, etc.) « de par le génie des races qui la composent » et les voisins aux fenêtres des rideaux desquels les mouches se prennent.

On rompt du pain, du sucre et des atomes dans les déserts libérés, enfin livrés à eux-mêmes. Qu'ainsi les monades libérées de papas en fistons aménagent le terroir (DDE, avions reniflants, scandales dérivatifs).

Lessivant par avance les désirs.

Néanmoins, et béance des finances publiques mises à part, l'esprit de jeu (vin fou) exerçant le continu flagelle, séminal, inspire ordre, continuité territoriale, que dis-je, service public !

Aussi, lorsque cela craint, que le Germain entre en frappant trop et tout, il est bon de se retrancher un peu, d'en appeler à cet idéal.

Attila, Charlemagne, Napoléon et moi-même investissons l'Histoire grâce à pas mal de littérature sur nos sujets préférentiels, menons les paysages vers des faillites ou gloires incandescentes, ou au salut tout court, claquant des mimines tel empire à travers des lucarnes qui suintent, sur quelque cargo fuyant vers le Royaume-Uni.

C'est à travers chaque comité de quartier qu'on s'aménage un lectorat, y glissant un œil comme devant une meurtrière, repérant tel mouvement du minipaysage à bouger si l'automne est venu, etc. – car

comme chacun sait, un livre surveille son lecteur et lui donne des ordres. Tout lecteur de mes ouvrages devient mon aide de camp, mon subalterne, mon petit mon – pardon.

Architecturalement, on prépare les immeubles aux prochaines pluies de bombes, on creuse d'agréables tunnels où résonneront les prix criés des maraîchers, le dimanche.

Sinon, j'use jusqu'à la corde de mon devoir de veto, pourrissant les réunions ONU et autres conseils.

Prodiguant l'astringence de fruits sécurisants, s'écrasant mûrs comme les kakis en plein hiver, orangés comme nos paras sur Hô Chi Minh, chancelant en des souliers trop grands trop abstraits – fussent-ils cloués – et recevant sur les doigts de pied, à telle ou telle époque, la capitulation de reichs quelconques ou tongs de merisier courtes en drapés longs, tout un Japon.

Bref, tout l'intérêt de redevance de houille, totalisant les joies par le travail *in fine* bien fait, capitalisant la haine par trombes, par capillarité l'admiration.

Le plaisir inouï de parler de soi à la troisième personne du singulier, à la régulière, d'arraisonner toute troupe en les bois ou les cages d'escalier des gourbis algérois, les désarmer bras au ciel de ma bonne foi.

Vice suprême : leur imposer des impôts locaux.  
Impartiale, une administration.

Quand partout j'exulte : Enseihover, Enseihoner, les costumes et les blouses taillées, les nuques raserées, les toges d'avocat bien teintées, la liberté !

Alors oui, des « on dit » nous dispersaient, à cause des épiceries, des camions laitiers, des fabriques de cakes saccagées ou plus alimentées en raisins de Corinthe, les afflux détournés par des nébuleuses d'autonomistes et marchés sombres, comme du café de seulement chez *Maxim's* aux soldats *pan!* germanistes. Inclinant la main-d'œuvre française pour étaler du ballast, supportant l'effort de guerre du rail, lustrés de tant de convois, de boustifailles, aussi de camemberts réunis, d'hommes d'enfants et de femmes séparés dont je tairai les destinées car enfin, ce n'est pas ma faute tout de même, et les amis de l'Action française me le pardonneraient peu, bref, au milieu donc des grands tracassés tant matériels qu'humains, la synergie reprend du poil de la bête, le collier, du mérite au plein cœur d'artichaut de l'époque encore tiède.

Ensuite, à la Libération, les fantômes forcément rarrivent, hypergentils, sans fanfaronnade – ils n'en ont pas besoin –, un peu comme les gens qui reviennent d'avoir gravi la face nord de l'Eiger pieds nus, outre mesure chacun à sa place : Untel, de recoucher avec sa femme, Unetelle, cuire des nouilles, les essorer dans la passoire, ensemble : *On a ga-gné!*

On sort du trou avec l'équilibre du gauchisme sur l'écorce terrestre gravitant dans le cosmos au-delà

de toute espérance, grâce à la populace qui cherche, simple, les remèdes simples ; sentiments de droite adhésifs aux tournures de toute tirade, comme j'ai néanmoins sidéré les progressistes, les cheveux mi-longs, les hippies, les crassouilloux, les kéroacs, les bucoliques, les cégétistes, les lumières : ils reviennent aussi vite que la débâcle des panzergrenadiers sous mes pleins phares de DS 21, comme des phalènes.

Aussi, c'est bien simple, aujourd'hui tout redérape, redémarre comme en Quarante, passez-moi l'expression, les organes politiques, nommés pareils comme si de rien n'était, disent du bien de ma fuite susceptible en Angleterre, mais médisent de mes options genre collection complète Militaria avec les numéros hors série sur les insignes.

Ils ne font que semer la zizanie !

En fait, restent mutiques au final, car *dégun* pour tenir le verbe haut (l'esprit de réverbe) ou la plume dans quoi que ce soit de pluraliste, sinon l'unicité des critiques à mon égard, chose que je n'aurai de cesse de battre par-derrière, implacablement.

Dès qu'il y a du silence entre chaque coup de canonnière, je conçois mon personnage de longue personne debout dans ses bottines de vache complètement retournée.

Les entités encartées, les groupuscules politisés m'énervent au plus haut sommet.

Général des esprits de France, je choisis de claquer la porte d'un seul coup d'un seul si cela s'avère nécessaire, à coups de poing et de *ola* dans les tribunes, derrière le micro à l'assemblée, je joue le va-tout, le banco : RÉFÉRENDUM.

Au lieu des organisations, permettez-moi l'expression, « cucul la praline », tout en jouant des tours de con, palais Bourbon.

Et on intrigue comme sous le duc de Guise, pas plus, les présidents du Conseil, en 24 ministères en colloques et congrès des passions, sans sommation, en pure déconstruction, par procuration, pour certains, sous l'emprise réelle des énervements, qu'ils fussent d'Alger ou de Narvik, de Messico ou d'Algeco (cf. main-d'œuvre immigrée) : Félix Gouin, Georges Bidault, Léon Blum, Paul Ramadier, Robert Schuman, André Marie, Henri Queuille, René Laniel, Pierre Mendès France, Guy Mollet, Maurice Bourguès-Maunoury.

Les fouilles amples, les porte-monnaie de ministres au train de sénateurs, d'envies battent des pieds une fois aux portes, inversant dès que nommés la tendance, d'une inflexibilité, tels les noms que je donnerai plus tard aux sous-marins nucléaires, finissent eux aussi à la casse en Inde, en des tarifs prometteurs.

C'est l'appétence des petites mains dans le même plat, les semaines durant, consultées puis pressenties comme on ponce des toilettes pour un meilleur

coefficient de pénétration dans l'air, au cas où l'on pourrait en tirer profit.

Quelle course ?

Quand on a dit ça, on n'a encore rien dit du tout, car les concitoyens ont maintenant soif de Cola, de thé glacé, de *baggles*, d'Orangina, pour tout dire, après ces privations de sucre, de protéines, d'acides gras poly-insaturés, d'huiles de palme partiellement hydrogénées, bref, ils veulent une part du gâteau, dussent-ils s'endetter – ce qui tombe quand même pas trop mal, car l'emprunt, le crédit est une chose formidable, les réserves d'or, les banques de France, les tiers payant, les remises au porteur, les sous-métiers, et ce, loin jusqu'au Soudan, nos colonies de cœur, l'épuisement monétaire, les faux billets anglais parachutés, l'effondrement, l'action heureuse, Antoine Pinay !

Demain, c'est encore moi qui serai là à te guider, ne serait-ce qu'au travers du dédale des rues, dans les quartiers indochinois du 13<sup>e</sup> arrondissement.

Aux problèmes de forte haleine, accumulant les drames de la promiscuité dans les maternelles, les cours supérieurs, les hôpitaux, les prémices du handisport, la vieillesse et ses maisons, les révoltés, les quarterons, l'indépendance, la Chine !

On ne fabrique plus d'omelettes sans réduire à néant toute coquille de calcaire orbée aux problèmes

des dedans et des hors, des flux, des coups de sang, du CNR (Conseil National de la Résistance), du *desideratum* d'une assurance sociale, de la dureté et de sa mise en temporalité rationalisée.

Alors les personnes françaises semblent douées d'élasticité, qu'enfin nos troupes civiles et concitoyennes n'en viennent aux mains avec, pour conséquence immédiate ou à long terme, l'amorti de la dette Marshall.

Les amis et moi avons aussi du peps, remontés que nous sommes dans les aiguilles d'horloge du temps présent, futur, avenir, en présence de nos ancêtres, comme nous restons attachés aux aiguilles des horloges qui tournent et retournent encore au cœur de nos hameaux, gros bourgs, cités nouvelles, centres historiques ornés de digicodes ou d'horloges numériques, car même les cristaux se font associer terrestrement d'une rythmique saisonnière aux Gaulois, aux Dôlois liquidant comme les cailloux donnant l'horaire des marées puisqu'affleurant sur un parterre d'algues, cuillerée d'huile de foie de morue – au terroir, j'accuse la toute mainmise du British Council dans nos affaires courantes !

Excusez du peu, mais je n'arrive plus à partir trop dans une envolée lyrique naturelle en ce moment, sans me farcir au coin du bois les Rosbifs.

Somme toute, nous voilà au final, avec les Boches, rétablis tout charbon, tout acier. Et nous, encore une fois Gros-Jean européens en des mines tristes, étions

obligés d'aller, passez-moi l'expression, au charbon, car à cause d'un autre quarteron de décideurs et du tremblement de l'US Corps face aux Rouges, l'Allemagne redevient le centre du monde, exempte de toute dette, en tout cas vis-à-vis de nous.

Pologne, rideau de fer à l'avenant, adieu les redevances que nous, pioupiou, aurions dû recevoir, comme le bras de la justice, alors que c'est une sorte de brasero de chantier, oui. Désolé pour les images qui ne s'emboîtent pas, mais je ne suis pas là non plus pour faire de la littérature.

L'Atlantique Nord, nous voilà bien, veut et ordonne, alors je me couche, plat ventre et bras en croix, comme sur une route, abruti de chaleur sous le feu des Stukas ; ils ne nous piqueront pas nos veaux, nos dindons, nos poulets, nos guitares sèches, notre savoir... L'Alliance atlantique, je romps le mariage à peine fiancés.

Le nouveau monde dans les chaussons de l'ancien ?

Le tout nouveau n'a qu'à se les acheter ou se les fabriquer (pire, se les faire fabriquer) ; enfin, peu m'importe, pantoufler ailleurs !

À cause d'eux, il y a comme un flottement d'autorité dans toutes nos colonies, d'Alger à Fort-de-France, du Tonkin à N'Djaména ; les terroirs d'outre-métropole vibronnent car ils nous sentent si pris, si faibles, entre les deux mâchoires d'une tenaille complètement démesurée, associée à l'image exponentielle d'un pays



nord-américain avec un non moins grand espace – s'étendant de Saint-Petersbourg à Vladivostok, pour schématiser.

Ainsi tamponnent dur comme un accident dans un arbre la voiture d'Albert Camus, les deux discours sur l'Afrique et l'Asie, le libéral et le socialiste se montent le bourrichon, inversement proportionnés aux avancées techniques des uns qui flèchent les villages plus proprement en lettrages réfléchissant que d'autres, ou qui découvrent le bacille du choléra, l'apprivoisent, en mini-laisse le promènent pour ses besoins, le soir. Bref, sans doute y aurait-il une chose à dire sur la coopération de styles connexes d'entre les mondes colonisés par nous et les lichens et autres bouillons de culture, les champignons calmants, ou qu'ils s'excitent devant un Picasso, un masque bambara, une dictée de Bernard Pivot, une grandeur de la France agenouillant les peuples teintés, mobilisant enfin des échanges maintenant culturels, maintenus politiques, juste par du pistolet sur la tempe.

Je vous salue Marie, pleine, déclenchant des ouvertures de comptes au nom de chaque récipiendaire, pour qu'au cœur de chaque dominium gise un peu de chacun, de Brazzaville à Nouméa ; qu'une orientation des plus vastes, du droit de ployer dans des boîtes en contreplaqué réglementées, fasse que le papier qui change le quotidien (le refrain avec violence), bref, je m'embrouille, autrement dit d'essayer de glisser,

entre le réel détestable et l'imaginaire rêvassé, une feuille symbolique, une vraie feuille, je veux dire, en forme de bulletin de vote, d'Alger, que dis-je, en Afrique noire (pas la basanée, la toute noire noire) jusqu'au Tonkin encore et Hô Chi Minh au nord que je laisse tout paisible, qu'à la moindre ecchymose du premier garde-frontière je ferai mon devoir d'homme blanchâtre – plutôt rose vaguement pêche, en le disant vite –, sous casque cool imposant l'Empire aux destinées de conduites intérieures dont les pneus gonflés à Clermont éclatent à Essaouira – fini, le temps des tapis volants, ou alors, avec nos entreprises de gomme entourant nos essieux, laissez-nous faire, et tout ira mieux, sur coussin d'air.

À ce propos, j'ai une question : à Saclay, on édifie un complexe laborantin remarqué d'essais, afin de déterminer si justement l'air, à l'intérieur des chambres à air, lui aussi tourne, ou s'il reste impassible, comme l'air un peu dur de Clermont ?

À la bonne franquette, sur le terrain, on étale la nappe à carreaux des pique-niques, débattant lourdement de ce qui sert de salade de pommes de terre mêlée de riz et de quartiers de tomates issues de nos meilleurs maraîchers des départements d'outre-mer.

Allons enfants des terroirs, comme j'aime à les dire de cette noire Afrique conjuguée aux brèches, comme l'on fend une coconut au beurre, libre de ne se revendre qu'au moins offrant, résistant un

moment au portrait, toujours à la Dorian Gray, que les colons font d'eux, fondés depuis le raphia des pagnes jusqu'aux boubous voire en Armani, comme un Italien endiguant votre flux migratoire forcément détourné de nous, d'oiseaux et d'hommes jeunes ici nourrissant si bien les crabes et araignées des mers, en étoile, aux chaluts médusant son altesse marocaine ou d'Angleterre (Gibraltar) impair et manque en régence meublée comme son bon roi et reine *new style*, ligne Medef.

Je sens que je m'égare, là.

Me concentrant toujours sur l'initiative à prendre, quand le fait suivant les meilleurs assentiments attribue donc les prémices d'une manière générale ; ma vision balayant sous visière et redistribuant le hors-cadre à tel ou tel, afin de récompenser l'arrivisme ou de creuser le déséquilibre, comblant par là même des largesses de positionnement du coude sur une table en bois de négociations.

Alors, quand il y a l'insurrection qui vient, on tergiverse du mieux possible en aplats de la main succésifs, sur les murs on repasse une couche d'apprêt blanc cassé sur lequel on repeint du *Défense d'afficher loi du 29 juillet 1881* plus gros que les fenêtres où respirent et s'aèrent les gens avec un journal fort déplié.

On cherche à nouveau une métaphore pour déplacer le problème sur terre battue en *passing-shot*, aux armes citoyens sur d'autres citoyens que l'on

annexe parce qu'il faut bien se nourrir un peu, faire des tours de roller sur tel ou tel boulevard encadrés par nous-mêmes drapés de jaune et au sifflet, le soir, tard.

En *passing-shot* toujours mais sanguinolent, on se fait heurter l'oreille gauche par la matraque gainée de caoutchouc, issu des caoutchoucs que l'on fend et dont on recueille le sang.

Ainsi l'autodidactisme ne se conçoit qu'embringuant d'autres en une destinée neuve ; créer les conditions, des avanies au caractère d'indécision, j'oscille, comme Gaston Deferre applique d'office le slalom d'entre les administrations où les racines imaginées des pieds noircis du sang caillé des indigènes.

En l'an 1947, après la Noël, enfin le département français d'Algérie s'assemble en hémicycle et s'élit de bons représentants, qui se taillent enfin de larges tranches dans l'épaisseur même des cornes de gazelles légitimes.

Grâce à moi (accords déviants), de la guerre à outrance nous délivrant quelque concession de gaz vers nos plus belles raffineries, plein ciel et réservoirs circulaires lustrés, hauts dont les pavillons flambent dans l'azur illustrant à perte la générosité, que dis-je, la joie même de gaspiller dans les airs l'hydrocarburation de complots, de tirs à balles réelles, d'attentats, de déstabilisation, d'occupations de DS 24, de pneus troués, d'angoisses, de

bluff, de contrôles au faciès, pour bien finir en de supertankers.

Les combatifs excès de la colonisation (comme s'il y eut de modération un geste seul), commencés le 1<sup>er</sup> novembre 1954 et qui font événement [vision] comme en 2005 en colonies périphériques, oscillent en attitudes diverses.

Alors, par exemple, qu'est-ce que je fais ?

Je me chie dessous de la presse qui d'un émoi, jeune populiste d'aujourd'hui, essaye en vain d'aller, bras au ciel, comme dans la Casbah Aussenances assassine avec les Le Pain et autres sous-merdes, emportés par les latrines de l'histoire dont je me torche volontiers d'un oubli, Bastien Chaussette accolé à mes poils, par passe-temps je l'évacuerai – mais revenons à nos béliers : au Caire, j'amadoue donc la nébuleuse insurrectionnelle par touchers indirects, *via* mes ministres en même temps et autres parlementaires ; il se forme donc une sorte d'épiphanie, comme quand cela se calme et mousse à la fin d'une crise d'épilepsie, l'apaisement, quand enfin la bave s'épanche, les soubresauts attendent la ruine, les poches trouées d'au moins cinq cent mille hommes ne réussissent à avoir la paix ; vraie bande d'incapables, justes bons à ouvrir les ventres, à violer quelques gamines ou gamins et encore tout bromurés, bref, la honte, la vraie déculottée infligée par des pouilleux, des bergers merdiques, habillés en morceaux de laine

de mouton, noireaux – une armée invisible, inexistant, fantoche, invincible.

Une chose demeure horripilante, c'est l'envers de notre drapeau qui, de bleu oriflamme dur, se meurt garance éculé jusqu'au dernier caillot – bref, valeurs inverses !

Avril 1958, tout le monde français est calme, dont on imagine la cambrousse en pleines glorieuses : campagnes à la poitrine opulente, plantes des pieds plantureuses, cinémas fumeurs, flics à capes, bicyclettes et bâtons blancs, hôpitaux fumeurs, Algérie française, la France algérienne ?

Quand soudain je n'ai plus de monnaie à donner, de solde au soldat, problème.

Les esprits pensent tout bas, moyen, et puis tout haut.

Je vivais tel Wittgenstein, en pantoufles ; une fois par an, j'en changeais pour des modèles plus molletonnés, retirant de ces appareils confort et rehaussement.

*Suis à la Boisserie, prière de me déranger si quoi que ce soit, et même si rien finalement, donné-je comme bulletin à mon petit aide de camp.*

On m'apporte souvent des œufs frais, des amis de famille, mais tous apolitiques parce que cela me fatigue.

Je fais à peu près n'importe quoi entre-temps pour débloquer la situation, mon ennui. Claquettes, brûle un bar-tabac, un morceau de classeur.

Dès la mi-juin 1946, je fais une expo à Bayeux sur la bienséance du Gaulois interne, du Celte incorporé

en nous, comment est-on constitué, par de l'horlogerie m'offrant ça et là en tour de France et des Dom-Toms en des Corrèze réunies, en Algérie, bref, m'abandonne au premier tour de scrutin, me prend les pieds dans le tapis, cruellement à cette zone tampon telle lame de fond d'un électorat au vote sanction, commentera plus tard mon frère – un an après, ils s'y seront faits, et il intégrera la présidence du Conseil de Paris, curieusement, telle houle finalement échouant encore en de plutôt belles caisses, quand en moi la tempête huile, endurant les côtes fort sablonneuses des syndicats sur lesquelles des centaines de naufrageurs accaparent lattes, planchers, portemanteaux en bois flotté ; parfois même se hissent des drapeaux qu'on distingue.

La résistance existe aussi contre moi.

C'est peu de le dire.

Les partis progressistes hypermalveillants, les syndiqués tous contre mes opinions mes options, ma vision ; mon touché mon phrasé les rendent hystériques, mes manies, fous, mon implantation capillaire, ma façon de goûter une soupe au salon de l'agriculture, fût-elle de ruta, joli légume, doucement sucré fade, onctueux si l'on sait s'y prendre au marché sombre d'il y a quelque temps ; de la crème apportée peut en faire un miracle de nutriment, comme pendant les années sombres, dis-je.

Je divague à nouveau, mais mes réformes/contrées, sociales/contrées, tout ce que je dis/contré. Ne me

reste que le cockpit blindé de ma DS 21 où je puisse caresser une paix ouatée.

Je m'emporte contre les uns et les auteurs quand mes projets/contrés font crasses et d'hostilité dure vraiment éprouvante, provinciale! salonarde! (tout dépend où le quotidien paraît), muselle, pire : me black-oute.

Aussi, toutes mes réponses théoriques, mes meilleures vues de l'esprit, s'évaporent ou se font froisser en feuilles, papier sur le dessus de poubelles de bureaux des Champs que, il n'y a pourtant pas si longtemps, je foulais, élyséen, avec la France juste acclamante.

À l'étranger, je deviens aussi leur tête de lard, et le pire, c'est la radiodiffusion des phrases que j'ai lentement écrites, que je prononce sans être rémunéré autrement que par ma passion de diriger les autres, dont on me prive quasiment – dividendes!

On truque tout ce qui peu ou prou élance vers moi les bras, ouverts.

Mais sous le soleil la plage, la foule, bonne comme une vraie mère, m'acclame, elle, avec Leclerc qui donnera son pseudo à tous les plans en ligne tôt ou tard en passant la souris, pointerait encore un index des temps présurréalistes années 1910, sur telle ou telle artère fémorale d'une cité de France, comme le canon du char auquel il redonnera encore son pseudo, bon pour accord, nous marcherons ensemble main dans la main ou de *mano* à *mano*, grandes manœuvres!

Qu'est-ce qui se passe, le 13 mai ?

Eh bien, c'est l'Algérie – mais là je fais le distant, le pointilliste tourmenté de rien.

Le loin.

J'attends, assis, avec un bon illustré que je reçois chaque jeudi, me détends, et de contrôler mon désir vivace de m'engager encore en symbiose avec l'esprit libre et le cœur des principaux héros dont je perçois bien les coloris, les invectives à faire avancer le récit, l'Histoire, voire même d'étendre mes soupçons sur la qualité d'entreprises de séductions néfastes destinées à la jeunesse.

C'est l'agitation locale et militaire, Jacques Soustelle, Pierre Mendès, Guy Mollet, voici les noms, avec Robert Lacoste, ministre de l'Algérie – comme si l'Algérie en soi était un idéal républicain, un bien public, et méritait un ministre au même titre que l'Éducation ou la Santé – ministre, donc, de ce département que j'avais, au cours d'une fusée-party dans le désert de Hammaguir, vu partir en l'air comme j'adore voir les fusées s'élever, dont ne garde que fumerolles vite dissipées, juste assez de temps pour rêvasser une limace blanche.

Là-bas, j'avais trois ou quatre relais dont je tairai les noms, ne vous en dirai pas plus sur qui faisait quoi, cela ne vous regarde pas, vous n'avez pas à connaître pour votre propre sécurité et aussi la leur, leurs familles et proches, animaux domestiques...

Non, vous n'aurez pas à connaître les agissements de membres de mon armée de l'ombre, comme j'étais à sa tête pendant des années dans Londres.

Mais, au désert amadoué, je fais répandre tel fumier en le terreau des solutions politiques de bon aloi ou de salut public – comme j'aime toujours prononcer ce mot lent et doux, purée de moi s'immisçant jusqu'au moindre geste dans la parole du dernier garde-barrière de Tizi-Ouzou, l'incarnation !

L'incontournabilité de soi dans les grandes décisions et les minces compromis permet d'ajuster sans trop ciller un juste au chef, qui un képi, de l'envoyer nettoyer au pressing, à sec, afin qu'en toute candeur je puisse et traverse l'incantatoire police de caractère qui me sursoit, à brûle-Tourcoing telle expression malheureuse, et qui pourtant me hante oh comme nombre d'autres calembredaines dont je ne puis que limiter la diffusion (surveillance de mes courriers, relecture attentive de mes lettres, relecture pareille de mes discours, entraînements à la TSF).

Heureusement que pendant toute une première période, mes jeux de langues, lapsus, images surréelles furent des actes de guerre, *via* London, l'onde longue dédicace bien des choses à l'occupé par des semonces sans queue ni tête à l'occupant, de réelles menaces ésotériques. Des semences dans l'esprit des plus jeunes, afin de durablement préoccuper l'occupant.

Bref, à la mi-avril, Félix Gaillard pète carrément les plombs, vu son ministère mis à terre, pendant un gros mois, Georges Bidault, puis Pleven René, n'arrivent pas à surexciter comme ils le devraient les hauts régimes de la IV<sup>e</sup>, alors si Pflimlin Pierre s'y essaye, mieux, on dirait, le 12 mai (on aurait dit qu'il parlait perdant), sur ses entrefaites, en Algérie française, c'est la rougeole à tel point qu'au travers du rectum le thermomètre plongé par Lacoste Robert indique le même genre de diagnostic : « Dien-Bien-Phu diplomatique ».

Je sens que ça va péter ou *peuter*, je ne suis pas encore certain de l'acception phonétique du terme, il n'en demeure pas moins que Salan le général télégraphie à qui veut les recevoir des télégrammes où il évoque la « possibilité d'une île », je veux dire la possibilité d'une réaction de désespoir de l'armée, menant à une sorte de sécession.

Ça va être la subversion, je pense, et croix de bois qu'il vaudrait mieux éviter cela, vu la résistance énorme de ce monde basané-humaniste qui renverse un café sur un pantalon blanc de colon, qui transperce l'avant-bras avec un tournevis d'un colon, qui renverse une boîte de clous sur le chemin de la Jeep du colon, qui porte une valise pleine de chemisiers de femme pour faire accroire quelque chose, accapare l'attention pendant qu'un autre dégoupille une grenade défensive au bistrot de colons, dont les pantalons sont maculés de taches de café.

Non, vraiment, la guerre de classe là-bas, d'accord, mais ici, en *métropole* (comme j'aime cette appellation contrôlée pour ne froisser personne que je souligne), là où le métropolitain s'arrête et descend de braves travailleurs, engouffrent des valises de chemisiers de femme dans les bidonvilles de Nanterre, La Défense tout autour du futur CNIT-La Défense, la guérilla de là-bas toute ici et supportée par des blancs-becs et des grèves comme rarement, les ouvriers solidaires !

Il fallait que j'intervinsse vite, hors gouvernement, ça tombe bien je n'y étais plus, hors cadre, hors tout, hors champ de bataille j'arrive je tire une épée coupe un nœud de corde symbolique, enfin, m'essaye à le scier car je risque d'abîmer le sabre.

Comme le beurre vers 9h30 hors conditionnement se prélasse en une assiette, l'événement fait de même mais sur moi, et me sens vraiment frais, pour ce genre de modernité, encore à la troisième personne, alors mézigues allons nouvellement resauver la partie, ses honoraires ses coups fourrés ses âmes en peine ; tel sésame, j'incarne le bon revanchard, à juste titre, en mai 1958.

Va pas falloir traîner dans le couloir ou près du bord de la table de la cuisine en essayant de pousser une miette avec mon ongle de pouce seulement, non, il va falloir que je court-circuite même les prouesses divinatoires des partis que je devance et prends tous à rebrousse-poil, l'air faussement dégagé du « si vous

n'en voulez pas, ce n'est pas si grave, je m'en irai » – dès lors qu'ils auront mordu, je ferre et les emporte en de nouvelles strates d'eaux instituant, constituées complètement modernes, dis-je encore, buvant d'un trait après les accords de Vichy toutes les eaux d'Évian.

Je dois rester tranquille, dans mon manoir hanté.

Une foule grandit en moi et râle après mes détracteurs et acclame complètement mes gestes, mes téléx, mes faits, mes mouvements gaullistes.

Il fallait mettre le holà car de graves grèves s'amoncellent comme cumulonimbus à l'aplomb de nos braves usines patronnées par des amis, sans parapluies autres que de la bonne main-d'œuvre, il faut mettre le holà, répété-je à qui mieux mieux, au risque d'être lourd car d'Alger, on s'en tape, au final, le coquillard, mais que nos usines ici soient bloquées par des personnes bien, juste par solidarité, qui débrayent, là, c'est là que ça ne va plus, et ne va pas le faire.

Comme la nation est pleutre, c'est encore moi.

L'aventure avec un képi neuf, style « déjà porté » à visière de cuir, épousant un crâne mien de façon somme toute correcte, un maintien, une idée, une autorité, en marron kaki éteint, puis en costume normal ; l'État, c'est ma maîtresse, et elle en redemande.

Avant d'avancer plus avant dans le récit, stagnons un instant, si vous le voulez bien.

Dieu m'habite et je me demandais presque, si je doutais, si j'attends que le fruit soit mûr, voire laisser

pourrir, avec donc l'affaire algérienne sur les bras et tous les gars et les filles émasculés, égorgés, posés dans les fossés ou un peu assis çà et là sans vie.

Dois-je foncer comme sur Mers el-Kébir, épargnant la mort à plein de jeunes gens et de vieillards – mais on me fera des remontrances, car les vivants ignorent que sans mézigues, ils mourront.

Alors, gloire ou pragmatisme ?

La décolonisation devenant vitale pour la perpétuation de nos exploitations – sous couvert de fuite, nous resterons présents en sous-main, en sous-marins, ne vous inquiétez pas.

L'Algérie en sous-traitance, tout simplement.

Visant le dégageant haut d'honneur, avec fantochisation de trois troupes haut gradés, histoire d'un peu lutter et d'au peuple algérien confisquer la lutte, car c'est soudain la France qui lutte contre la France, juste histoire d'aplatir toute idée de vengeance outre-Méditerranée, on ne sait jamais.

Et puis la France, c'est quand même mieux qu'elle se batte en dernier ressort contre elle-même et non contre une ou deux malheureuses ethnies coalisées, supermal sapées, avec une pétrolière à deux coups pour trois, des renégats, des ramasseurs d'oranges, des cireurs de pompes contre nos autochenilles, nos canons, nos mortiers, nos 12,7 mm, nos chars, nos hélicos, nos Mirage, notre flotte.

C'est donc à soixante-sept années que je brigue en une poignée de minutes, change le destin mien et celui des autres, aidés d'eux-mêmes certes, mais dont je suis le cordon Bickford, leur détonateur, en ces moments difficiles mais tous passionnants.

Pendant ce temps, à Colombey, bien calé au moelleux d'un lourd fauteuil, traversant l'espace et mon temps en l'espace de sept lignes exactement, enfonçant les ressorts de métaux extraits en Lorraine par mille mains consciencieuses, les chauffant puis les ordonnant au tapis roulé, constatant parfois les dégradations de l'éclat, portant au moulage le liquide ferrique, des doses de syndicalisme suffisantes amortissant la haine du prolétariat envers lui-même – ressort puissant indexé au prorata du patronat toujours – quand l'économie entière d'un pays, sinon d'une région ici, repousse mon fessier, mes lombaires, ma stature complètement assise.

À mon corps défendant, je l'admets donc, que les pleins pouvoirs de la République à un débattement près, comme on parle de ces suspensions sur les motocyclettes, à la faveur des votes d'Assemblées nationales où l'on s'étale en désarroi général, en pleine algériade, font que Félix Gaillard, immergé, débordé, est renversé. Le 13 mai dernier.

Refile les pouvoirs plein les mains au général Salan, lui intimant en quelque sorte, je veux dire, le légitimant en lui intimant de ne pas pousser les jeunes

gens qu'il dirige à un emploi d'index sur les gâchettes et ce en direction de manifestants, totalisant l'accaparement rétrograde des principaux organes, sécrétant l'anxiété dès le 14 mai, par 274 voix sur 319, dis-je, supérieur, calme, à peine si je vous dois de le mentionner ici pour ne pas l'oublier, le moment où je mourrai – je ne sais pas trop encore comment d'ailleurs, c'est donc mes mémoires que je couche, histoire de me rappeler le moment venu que je fais le salut militaire en tenant l'arme bien droite à gauche.

À peine ai-je fini d'envoyer mes phrasés que toi, lecteur, comprends ta douleur, la vois se lever comme la brume, circulant autour de ma personne, nuage de haine et de gêne, de ridicule et de honte perçus comme des arriérés, c'est le cas de le dire.

Plus personne ne doute qu'à cet échéancier la réalité s'attache à la convention des paroles portées, des costumes portés de même jusqu'au déchirement national qui faisait un peu écran, ci ou là en presque pure évocation, anesthésiant ce qui, d'une pensée, pourrait se faire les dents, comme les fabricants étudient la force, les diverses résistances de croquettes pour chats sans pour autant nuire au goût ; autrement dit, la nation n'attend plus que moi, à la troisième personne, ce qui est bien naturel.

Et ça y est, les gens se parlent à l'aide de téléphones en bakélite ou de matières plastiques noires ou grises pas encore orange ou sous moumoute, non, nous



sommes en pleines années de gloire pétrolière, quand les tribus touarègues ne s'étaient encore fédérées en OPEP! Nous sommes pendant l'âge d'or en plein milieu de ce temps-là, c'est-à-dire à peine au début des hippies – c'est dire!

Il faut se manier les fesses, car cela va croissant, et c'est René Coty qui s'y colle, dès le 14, pour calmer aux principes généraux des généraux, peu amènes, avec devoir, et sens des réparties (mais pas autant que moi), autorité subalterne montrant qu'en fait la soldatesque en aurait ras la casquette de ces hauts-régimes, poussifs, à torturer à remuer le ventre certainement pas en danses des Algéroises et des Algérois, à recueillir d'eux que les Français sont des porcs, des saloperies des envahisseurs... Bref, rien que l'on ne sache déjà, et qui coûte – c'est là où ils sont forts et gagnent la guerre –, car cela revient cher au contribuable, qui, lui, se demande s'il est bien nécessaire de déployer tant de moyens pour se l'entendre dire.

En attendant, va pas falloir chômer, c'est dire l'antagonique penchant des tirades qui d'un sursaut fit dire, il y a quelques mois encore, à Eichmann, depuis Jérusalem, ses accumulations de phrases en forme de tics ou plutôt de chansons de cervelle, les notes, vous savez, les intonations qui font vous retourner le disque des jours durant, l'effort, la ritournelle, l'aspect complètement obsédant dont pourtant Eichmann s'accommode... Et de tant d'autres, accep-

tant la teneur, les valeurs et [...] Ah c'est Coty qui m'appelle en PVC :

— Aaaallo, Coty?

Bon, j'arrive à Paris!

En attendant il fait un temps de chienlit à Paris, lourd, très lourd, malsain, et Jules Moch, à l'Intérieur, n'y est pas pour rien, il fait conduire des tas d'estafettes de gendarmes emplies d'hommes assermentés aux bords de bâtiments où je vais professer ma foi, exalter l'auditoire puisqu'il ne me reste que les bains de pieds de foule, sur l'estrade, levant à la cantonade bien en l'air mes bras magnifiques, c'est toujours ça de gagné, et des conférences en parterres l'atmosphère se charge de cordons de police, histoire de me flanquer la frousse, de me donner le sentiment que l'État, ce n'est pas tout à fait moi.

Que je puisse dans sa tête soudainement renverser le pouvoir en investissant avec des centaines de gens un bâtiment public genre PTT alors que je ne débarque, si je puis dire, qu'avec le colonel Bonneval, mon aide de camp, et Paul Fontenil, notre chauffeur!

Et c'est encore de Gaulle comme un seul homme qui se tape toute la com', affronte seul les journalistes, pendant que les blindés se garent en double file sur les bandes blanches de part et d'autre du fleuve Seine.

J'ai l'impression d'être le colonel Kadhafi!

N'importe quoi!

Il est grand temps que je tape de l'un de mes longs pieds au travers la fourmilière, ci-gît la République d'aplomb, bien droite, et avec tout ce fourbis, les journaloux croient tout ce que j'avance, comme cela, à n'en déplaire à l'instinctive prérogative du clair-obscur des passions, à tirer du rideau l'acte plein et mesuré que le pays n'attend qu'un seul fait, un seul geste : les miens !

Véridique !

C'est la dictature participative en Algérie, à cause des comités de salut public.

Dès lors, je fais télégraphier là-bas au commandement militaire d'un télégraphe simple, qui dit en substance bien les choses au général Lorillot tout nouveau, avec l'aval de son ministre Pierre de Chevigné ; sur ces entrefaites, le général Dulac atterrira d'avion et achètera un billet collectif pour plusieurs officiers et ce, par train jusqu'à la gare de Colombey ; puis, avec quelques rotations de ma DS 19, on peut les amener jusqu'au préau et de là, ils gagneront facilement mon bureau.

Tout cela de la part du général Salan, qui, de par leurs membranes de corps exportés, ne deviennent qu'émetteurs de la bouche de Salan qui, resté au loin, pendant qu'ils vibrent de mille façons concernant la hâte qu'il me faudrait déployer pour reprendre le sceptre, le bâton de maréchal en gros, du manche du bon côté des choses, car le commandement, simple

digue, ne pourra empêcher le réchauffement climatique ni l'ouragan des sentiments perceptibles ô combien dans la foule algérienne, affectant l'aspect tout militaire ; dit en d'autres termes, l'armée va se comporter comme les divisions « SS » à l'été 1944 en France et ce, jusqu'en métropole ; c'est dire si elle frappe au cœur mou du camembert du pays ; une part n'envisage pas de la suivre, disons, une idée de portion congrue, pour retrouver une image.

À la capitale, cependant, on minaude, on se raconte des histoires et l'on donne le change, on se froterait presque de plaisir contre les rampes d'escalier, au quai d'Orsay, si tout était réel – certes, le mensonge fait partie du réel, mais quand même, et c'est encore la gauche qui va faire des sons, c'est-à-dire, effets de réel, disons, plus réel avec la CGT, arrivant à ses calicots trois mots du genre : « Défendre la République ».

On fait sa grève très peu suivie mais avec une option, un kit « main libre » avant l'heure engendrant des attendus, démocratiques, dont l'opinion ressent le besoin d'accumuler de bonnes quantités de petits parallélépipèdes rectangles sucrés en boîtes cartonées grises à l'intérieur, et, par buffets entiers, de l'huile d'arachide, des sacs de farine Francine à n'en plus pouvoir fermer les doubles portes de bois que les chattes, sur le côté prenant appui des pattes arrière, ouvriront avec les pattes avant ; bref, il faut agir.

Cela me fait penser que j'aimerais beaucoup revenir un instant à cette idée de « Salut public », la développer, en sentir tout le paradoxe – mais le livre a un rythme, les ordres comme des phrases s'amoncellent à chaque pelletée, et les lecteurs autour du trou me voient m'enfoncer, lentement mais sûrement extrayant des bribes, des impressions, un parfum de cuir (cf. mon képi), de moulure d'intérieure sombre, de fauteuil arrière de DS comme un bouquet – d'ailleurs si cela ne tenait qu'à moi, j'eusse aimé n'habiter que là.

Mais les événements précipitent le flux, épaississent le récit, et c'est Georges Bidault qui s'y colle le 21 mai avec un : « Je suis aux côtés du général de Gaulle », puis Pinay Antoine, honnête, s'amène le 22 et dilapide des phrases telles que : « Le général ? Mais c'est un brave homme ! » Alors cela déclenche grâce à lui un rendez-vous avec M. Pflimlin d'urgence, et le 25, Guy Mollet, vice-président du Conseil, s'occupe quelques phrases, lui aussi, sur mon compte en banque à découvert mais dont il solde, avec précaution tout de même, un ralliement express, devant les journaux, aux ordres, m'adresse une lettre comme Auriol Vincent, le 26, un poil en retard, donc plus exalté à rattraper l'estime de n'avoir réagi aussitôt : « C'est votre ministre d'État de 1945 qui vient vers vous... Et qui, pour vous donner sa confiance, n'attend que d'être assuré que vous ramènerez au devoir les officiers qui ont désobéi. »

Sur ce, le 24, la troupe embarque à Alger vers Ajaccio et carrément Bastia et atterrit là-bas – quand je dis « embarque », c'est dans un avion, rapide, à hélices ; ils prennent la Corse et les escouades de policiers s'y font désarmer, comme sous le charme ; pourtant ils arrivent, eux, du continent pour rétablir notre ordre républicain, eh bien non, les policiers sont fascinés par ces bidasses et leur obéissent comme un adjectif qualificatif, au doigt et à quelque chose d'autre... Bref, passons.

Aussi, si on attend que les trains passent en regardant les vaches, la politique sera du pire, et ce n'est pas Bastellica qui sera à la merci des bérets rouges, si vous voyez ce que je veux dire, on en verra des vertes et des pas mûres, et ce jusqu'aux derniers arrondissements de Paris outragée.

Tout ceci semble programmé pour la nuitée située entre le 27 et le 28.

Au secours !

Jusqu'où ira-t-on ?

Heureusement que je représente le progrès du bon sens que je booste appuyant des deux pieds, c'est-à-dire sur le champignon du progrès qui, toutefois, est à différencier du progressisme.

Sur ce, le 26, je saisis ma voix de stentor et hèle une bonne fois encore mon valet, mon fidèle aide de campement, et lui dit de me faire appeler carrément M. le préfet de Haute-Marne – la Marne étant une

sorte de boue, il était nécessaire de relever le niveau, ne serait-ce que d'un point de vue métapsychique.

Bref, il arrive en Simca, il s'appelle Marcel Diebolt, à qui je prie incidemment de reprendre le volant, sans appuie-tête ni même ceinture ni rien, sans autoradio à peine les phares, le capot, le moteur, les sièges en cuir et de l'air chaud qui circule comme il peut du hasard des phénomènes de convection, sorte de microtropisme, palmeraie pour bactéries, mobile au cœur de la Haute-Marne, même en cette saison où l'on se les pèle.

Marcel Diebolt obéit et roule, use si bien les quatre pneus qu'à chaque virage le sort de ma France défie les lois de la physique et ce, grâce aux conjoints revêtements des pneus et des routes, dont toutes ne sont pas exemptes de nids-de-poule ; il se dirige à tout-va vers le corps de Pflimlin afin de lui faire comme une pression physique, un choc qu'il lui faille me voir, et vite chez, par exemple, Félix.

Chez Félix Bruneau qui habite à Saint-Cloud, hypergentil lui aussi, et discret comme un ultra-conservateur.

C'est alors que M. le préfet remplit sa mission.

Je dois m'abaisser pour que mon képi ne bascule au chambranle de l'entrée de la villa de Saint-Cloud, mais, bien calme, je rentre sans faire de remarque, et Pierrot, mon soudain ami Pierre Pflimlin, raconte à sa manière – force gestes –, jusqu'à imaginer comme une

sorte de tableau vivant, des énervements subméditerranéens où nous nous embarquons, d'images chaloupées en cargos fumeux, d'images de cordages en idées de fortunes, passons en revue plusieurs métaphores, genre pilote de l'air dont la tremblote – et c'est bien naturel – empêche la bonne ergonomie des leviers et autres manches, ne répondant que peu ou prou ou plus du tout aux invectives proprioceptives de ses muscles contractant et formant avec son fessier l'assiette même qui, de la carlingue entière, le fera, par ses fesses, dis-je, devenir symbiotiquement avion.

On divague et l'heure avance, on se perd et on y joue, mais on revient sur Terre, et Pierre se met à genoux mentalement quand il me demande de rétablir la discipline en l'armée, en tout cas le commandement là-bas ; en attendant, je lui dis d'arrêter là les frais et qu'il ne peut se concevoir qu'on (quand je dis « on », c'est la France) soit pris pour un c.o.n. sans bouger.

Ce qui à mi-mot le fait minauder, qui ne consent comme dit l'expression dont je ne me rappelle plus bien l'ordonnancement, en tout cas explicite, et nous fait renifler le parfum de remise à plat ventre des saveurs, ici forcément sauce piquante, du piment monté un peu trop, genre montage des bourrichons à l'échelon hiérarchique de la Casbah, toute galonnée.

Courant sur pas mal de générations d'occupants colo, de bébés en grands-mères, de biberons en

rata, de terres arables plus aux Arabes, de goût de la pastèque rendue beaucoup trop amère, bref, ça devient de moins en moins royal, et ce, malgré toute la semoule confisquée.

Comme de bien entendu, il tient à nous faire goûter sa grappa. Se lève, passe derrière un vrai fagot et nous ramène une bonbonne. Elle pique et chauffe douloureusement l'œsophage, comme le réel par rapport à la France ; le degré d'alcaloïde perturbant les idéaux nous ramène au petit matin, on ressort en chantonnant l'Alsace puis les cimetières entiers plantés de petites croix de Lorraine.

J'ai soudain une vision du futur concernant la première métaphore faite en début de soirée, à propos de l'aviateur dont les commandes ne répondent, illustrant là le rapport imaginaire du pouvoir étatique face à l'agrégation, tel nodule de militaires et de journalistes *embedded* en plein Alger, donc par rapport à l'aviation, dans le futur je verrais bien des aérodromes et autres porte-avions portant mon nom, ça donnerait un peu une idée du pilotage du pays, à la va-vite, mais capable d'insuffler comme au germe de blé le meilleur d'un petit déjeuner.

Un expresso et c'est la marche avant, chenillettes drossant tel talus, enfonçant un buisson de piquants, débaroulant la pente remontant aussitôt dans la boue, j'assure aux commandes, l'unité de temps et de discernement, contrôlant l'action publique,

ou du moins son bon ordre agencé aux destinées, desquelles je me dépatouille au jour le jour.

« J'attends des forces terrestres, navales et aériennes, présentes en Algérie, qu'elles demeurent exemplaires », etc., et elles n'obéissent, car elles n'aiment par-dessus tout trouver plus fort qu'elles : la loi.

Alors je prends mon indépendance et le pays avec, en étalant des tapis de convictions arrangeant le badaud, les journaux, le chaland, l'homme de la rue, et ça marche, je vends, je brade, j'écoule le stock dès le 27.

En attendant, rien n'est réglé dans l'ensemble du marché aux puces de la République ; l'Assemblée nationale adopte un chien-loup issu du gouvernement et se doit de le nourrir en théorie, mais personne n'est dupe, on sent tous qu'il est déjà tard, je veux dire quand, empêtrés dans le symbolique, les gens commencent vraiment à croire, alors là y a tarpé.

Alors qu'il fut onctueux caramel, versé sur une pomme d'api, quelques minutes auparavant... Danger!

Général Salan, amiral Auboyneau, général Jouhaud, à eux, je leur dis qu'on va la jouer tranquille et j'aime encore ne pas arrêter d'y penser, c'est du bleu à l'âme, du baume de Venise en mes veines rebondissant à chaque coudée, et ce, pulsé jusqu'aux capillaires.

Je décide de ne pas m'appesantir comme de Gaulle dans un magasin de porcelaine, alors on va passer directement au bas de la page 156.

Devant l'érection de quasi tous les bras armés d'un bouclier, je m'imagine comme le mécano de la générale – forcément : « Train à toute vapeur », lancent les voyageurs, les usagers, mes petits otages français tiraillant plusieurs poignées d'alarme dont je ne tiens compte, déclenchant encore plus d'inquiétude chez les quidams qui avec moi traversent le siècle à si vive allure, c'est pourtant enthousiasmant si l'on sait y voir que l'on est en pleine fin 1959, et dans trois années, ce ne sera qu'expansion, une notion big-banguisante, ultrarayonnante comme une vulgaire naine qui va s'éteindre, se rafraîchir et puis sombrer.

Mais pas pour l'instant : ça pulse, c'est la stabilité, le chômage qui s'en va en arrière, l'inflation qu'on pensait prendre en pleine poire de 7 % ou 8 % n'est qu'à 3 %, on exporte tout et à peu près n'importe quoi, le temps des heures s'allonge, on rajoute du travail, on majore les prix, notre taux de change fait qu'on empoche vraiment 900 millions de dollars bien mérités – car j'ai remboursé 600 millions de dette extérieure au pays, figurez-vous, aux entournures, l'argent est dispersé de nouveau, je me fais faire une vraie piscine à billets puisque je reste en possession non seulement de tous mes moyens mnémotechniques mais financiers, d'un milliard et demi toujours de dollars ; c'est des bons résultats, ça, madame.

Et mes bourses sont pleines de cette semence que des Mérovingiens firent de leurs parterres miteux de

dolmens la nation qu'on connaît. Et ce, grâce aussi à de Gaulle. Point barre.

Bien ; revenons à la page 31, et picorons comme une poule son grain de l'ivraie, en basse-cour de mes avancées en matière de sauvegarde écologiste qui, je le pressens, adviendra dans une grosse cinquantaine d'années, quand tous les vauriens et les analphabètes se réclameront de mes oripeaux, mon képi ma vareuse, mon *Non* à Pétain, mon nom dans mes textes que j'envoie pour des revues, des essais de mémoire, des essais nucléaires, des essais sur des cobayes humains et animaux, on expérimente tout, même sur moi, en impacts de mitraillettes depuis le fossé de passages à niveaux, dont je saute assis en l'air propulsé par le fauteuil de la DS 19 blindée, enroulant, elle, le susdit passage à niveau.

Je me souviens plus si j'ai tapé le crâne dans le molleton ou si j'ai écrasé mon képi.

En attendant, René Coty déborde, il déborde de lui-même, de tout Coty si je puis me permettre, m'exprimer de la sorte, les pleins pouvoirs de la langue m'en sont témoins, et il m'accueille d'émotion sur le perron de l'Élysée, puis tout seul dans son un peu trop vaste chambre colorée (jaunes brillants, miroirs, grosses peintures, plafonds lointains) ; on se parle d'entrée, il est tout ouïe, moi aussi, et il se range en double file de mes raisonnements, approuve ma démarche, mon être, ma facilité d'élocution.

Dehors, il y a pas mal de photographes à se mettre sous la dent, on va se faire éclairer le temps d'un cent vingt-cinquième de seconde violemment, pour retomber dans *Paris Match* chez le coiffeur pour dames où nous nous étalerons, langoureux, sur leurs genoux, juste avant la desserte d'attente pour annoncer mon tout nouveau gouvernement.

Nommé par de Gaulle, pleins pouvoirs, nouvelle donne, constitution, référendum, j'accepte de bonne grâce mon plan prévu pour le 1<sup>er</sup> juin à l'Assemblée nationale où j'aimerais bien lire un texte récent mais sans me mêler au tumulte des députés, des sénateurs ; juste des journalistes, ça me va – je les aime curieux et enthousiastes, effrénés et envahissant les parcs, les escaliers, les parterres de bégonias, les échelles, les toits, les arbres, des tours médiévales, les motocyclettes quand je descends la vitre et fais coucou des mains – flash.

En Haute-Marne, c'est « Vive de Gaulle ! » en ce moment.

Nous sommes bien d'accord, et j'aime à le ressentir quand les autres n'en sont encore qu'à la résignation de toute conversion, car au compromis nous y voici, sauf moi.

Je ne fais aucun compromis, je suis un mystique, et si vous connaissez un mystique qui fasse la moindre concession, appelez-moi en PCV et je vous rembourse la communication.

De toute façon, l'armée, toujours comme un seul homme, est à mes genoux en rang et derrière moi, c'est Juin le maréchal qui me le susurre, on est en mai, il fait assez beau et superbon sur la Côte d'Azur.

Pas en Haute-Marne, en tout cas ; enfin, heureusement qu'ici la nuit s'abat comme une vieille dame ayant un malaise. Le pays continûment et la végétation s'en ressentent, des mûres ça oui, du lierre en veux-tu, mais des olives, du thym...

C'est décidé, tout n'étant que formalité, je vais toutes les faire, comme ça, ce sera fait à la régulière, ah... la place de la République ! Répu ! C'est le renouveau d'or ! j'intronise ma personne en ayant communiqué force détails à Coty René pour la cérémonie transitionnelle.

Comme d'habitude, je me retire à l'hôtel *La Pérouse* ; c'est la veille du grand jour J, je suis sur mon 31 comme le numéro du jour, demain c'est le 1<sup>er</sup> juin. Je dis aux autres de venir un peu me voir ; ils arrivent, sauf les cocos ; il y a juste Tonton tout jeune, François Mitterrand, qui « exhale sa réprobation », et je le dis comme je pense.

Tout autour de de Gaulle, il y a les délégués qui m'ont barré les idées, les ont contrées, hachées, mais là n'émettent rien, on dirait des pendules ; j'ai remis tout le monde à l'heure, alors je fais commander du champagne, des gros et des petits-fours, mais aussi des pâtes fraîches, des tortellinis, des saladiers

ok-pleins de raviolis, du Coca, je décide et me régale de donner des noms dont je ferai ministres, Malraux André à mes côtés, la Culture, va falloir suivre, et elle devra travailler autour de mes idées, je prends Guy Mollet et mon Pierrot mon Pflimlin, je veux Félix Houphouët-Boigny, ensuite je veux Louis Jacquinot, ils seront ministres, ils sont quatre, en garde des sceaux je prends le petit Michel un peu teigneux, méchant : il faut là un garçon un peu paranoïaque.

Il fera des petits, je suis sûr, et en plus il va représenter franchement l'ensemble de toutes les formations colorisées et affiliées aux divers courants d'idées, sauf évidemment progressistes (on pouvait s'en douter).

Tous, tous, tous sous ma direction, mes aisselles, mes auspices, Antoine Pinay, Jean Berthouin, Paul Bacon, Max Lejeune, j'en ferai mes députés : et de quatre, qui aux Finances, à l'Éduc nat', au Boulot et au... Sahara!

Tiens, l'ambassadeur Couve de Murville aux Affaires étrangères – il y sera comme un lion en pâte. Le petit préfet de région Pelletier Émile, eh bien, à l'Intérieur!

Et puis, on va prendre un ingé pour l'armée : Guillaumat Pierre, il nous fera bien avancer dans tout ce qui est carburant et fission nuc'!

Et puis, si je mettais le petit Bernard Cornut-Gentille à la France d'outre-mer?

Par contre, je prends à mon compte les affaires de l'Algérie – je ne me suis jamais senti mieux servi que par moi-même.

Flash-back.

Le 1<sup>er</sup> juin, ça y est, nous y sommes, nous en sommes, il est minuit passé, mes pieds dépassent des couvertures, vraiment du lit car il est de camp – ayant rendu mon repas tellement j'étais excité, mon vrai lit est encore empuanti.

Premiers poulets aux hormones, demain, je veux dire tout à l'heure, c'est encore un agenda chargé de rendez-vous historiques.

Assemblée nationale, quand la dernière fois que j'y étais allé, Herriot Édouard, qui me chambre, se prend un retour à l'envoyeur direct, dans l'hémicycle qui déborde d'hostilité relative à ma stature, mes envies, mes désirs, l'intonation de mes syllabes, qui point de mon aura, en position internationale, en unité franchouillarde retrouvée, en tourmente dans notre département d'Algérie, en sécession de longue concernant la Corse qui, depuis le petit, fait sa fière, répond en patois italien, se croit indé, comme Haïti.

Mon retour aux affaires aux plus basses fonctions et hautes, à travers la tête des Français et autres personnages limitrophes, comme une balle trouvée et semble à tout un chacun enfin l'ordre normal, naturel, instinctif – celui du profit, du gain, de l'entourloupe



nécessaire pour faire tourner la boutique, fausse laine, vrais tapis.

La confiance revient, les nuées, cumulant les vapeurs pourtant nécessaires à la vie mais tellement néfastes au régime métaphorique, semblent se dissiper grâce au bateau d'un gouvernail mien, dont je ressens les ramifications, les veines de bois à mes doigts jusque dans les avant-bras noueux, des épaules à ma nuque, mon cerveau moteur, et vogue de conserve avec la *Licorne* de Tintin que je lis en même temps, capitaine Haddock je deviens.

Je suis un navire, un bâtiment genre le *France*, offensif, je suis un porte-avions combatif, *L'Emmerdeur*, quand parfois l'envie de ramener vers plus de réalisme tous les fleurons de la Marine nationale me tenaille – au lieu de *L'Invincible*, préférez *Le Raison Gardée*, *Le Téméraire* en *L'Imprudent*, *L'Amiable*, *L'Avenant*, montrant ainsi une dimension adulte dans l'espace si disputé du symbolisme.

Finalement une vraie assise, une vraie assurance, une réelle supériorité.

Je me sens comme le dirigeable Hindenburg toujours brûlant.

Me voici entouré de chaînages qui sont la dignité du chef et qui enserrant jusqu'à mes chevilles, quand partout on me prête des mots et des moins bons, toutes les discussions en ville comme en région n'apportent que mon visage flottant en l'air, puis dans

du verre bombé et gris sombre, profond, quand les postes fument à l'orée de 1980, et changent, passant à la couleur... Ah, la télé couleur, en 1974 ou 1975, un western en couleurs, un troupeau de vaches en toutes tâches brunes et blanches, menées par des hommes avec chapeau large et de cactus mêlé.

À l'exception nul n'est tenu.

À Bayeux, j'ai formé du mieux possible des lettres d'alphabet afin que mon secrétaire rattrape et copie au plus vite la constitution du 16 juin 1946.

Je suis une sorte de tailleur qui habille la France d'un polo, bon enfant, et taille du bermuda en veux-tu en voilà, et recouds quelques accrocs extérieurs.

Ce qu'il y a d'assez agréable, somme toute, c'est que ne se redresse aucune opposition de principe contre ma silhouette élancée, apaisante.

Mon combat, c'est le mien. Je veux dire qu'il n'y faut déceler aucune métaphore, mon combat n'est pas associable à quelque idée louable de moi-nation, moi-tramway, moi-déambulateur, moi-pantoufle, non ; je me sens au prorata de l'attente, incarnant tout en formation politique, au déploiement de forteresses volantes nous tapissant le fond de gorge d'un air si âcre, d'une intonation américaine, vous savez, cette affaire bêtement gutturale qui vous pose en deux phonèmes un paysage dévasté de natifs, mocassins par-dessus têtes, vessies déchirées, panses à terre,

nerf de bras qui pendouille – non, je n'entends pas incarner cette définition de faits.

Tiens, là je sens qu'il me faut vous écrire les mots « poire d'angoisse ».

Ces termes associés me laissent complètement stupéfait, je n'y entrevois rien de rationnel, et en plus ces termes ne font même pas image, ou alors vraiment surréelle, compliquée. Il faudra un jour que l'on m'en explique toute l'arrière-pensée.

Heureusement, le bon peuple français, lui, n'en a aucune.

Merci à toi !

Quand je dis que le peuple français n'a aucune arrière-pensée, c'est un peu comme si je le traitais mal, alors que par cette sentence, je lui offre la possibilité d'incarner au plus haut point mon sillon et s'abreuver encore ému à la lie de la terre jusqu'au cou, à peine de quoi respirer, car le corps est composante du terroir, l'accent, comme des cailloux sous les langues, roule et relie chaque fibre de cotonnade, enroulant sur lui des millions de personnalités en un seul machin claquant au vent, quand il y en a évidemment.

En attendant, il s'agit de dire bien oui à de Gaulle : alors c'est là que je choisis de propulser sur les devants toute phrase que je formule en mon palais, mon palazzo, mes canines réservant la langue, taillée sur mesure pour et par moi, quand dame Nature agit par et pour moi.

Plus la peine de convoquer les philosophies, les barbes, les Humanités, non, je propulse, et les sonorités adviennent et modèlent les campagnes, les bourgades, les mégapoles, les chemins de fer qui y mènent, le creux des mines.

C'est donc 17 millions de *Oui*, bulletins cachés dans l'urne de bois, contre 4 millions de *vauriens* – avec seulement 15 % d'abstention, ce qui est drôlement chouette.

Il va falloir qu'aux législatives ça continue et qu'on transforme l'essai de rugby entre les poteaux, sans faire un seul croche-patte ; il va falloir un superbe groupe de députés cohérents, impeccables et nombreux, si je veux arriver au top niveau et à faire un peu tout ce que je veux, dans le redressement.

Il va falloir mouiller la chemise, je pense, et la casquette avec, période héroïque.

Début janvier 1959, juste après les fêtes de fin d'année, avant la chandeleur, au moment où l'on tire les rois, les pneus de ma DS noire écrasent les résidus quartziques de la courette de l'Élysée, conduite en cela par mon chauffeur, dont le degré d'alcoolémie est toujours irréprochable sinon corvée d'épluchures de pommes de terre au 151<sup>e</sup>.

C'est René Coty qui, bras ballants, soudain les lève et dit tout fort : « Le premier des Français » ; comme je ne doute de rien, je ne jette pas même un regard derrière histoire de vérifier.

Il poursuit : « Est maintenant le premier de France. »

C'est alors que je l'invite vite à venir s'asseoir dans ma voiture, éprouver le confort, comment il s'enfonce dans les fauteuils arrière, juste pour voir tourner le volant, sachant qu'il emporte les phares...

Bref, il revient à lui, sirotons de l'orangeade avec des pailles.

On se laisse emporter, comme les phares au volant duquel notre chauffeur roule et remonte les Champs.

Pour aller saluer une fois de plus le symbole d'un pauvre aplati sous un arc de pierrailles, tout en haut.

« Vive de Gaulle », « Merci Coty », entend-on de part et d'autre de nos vitres baissées, chauffage à fond.

Sur ce, une fois rentré dans l'Élysée, là tout le monde referme les portes derrière mon grand dos, je gère et c'est une tâche lourde, lourde, lourde, mais ça va je m'éclate.

En fait, je dessine pas mal, de plus en plus des horizons de mers, de terres, de plaines ou de potentielles friches industrielles : la nation bien coachée depuis London, on n'arrête pas de comploter, de piéger, d'échapper, de retendre des chausse-trappes, de saboter, d'attenter, et cela me plaît.

J'aime par-dessus tout à traiter toute affaire courante, séance tenante les fondamentaux soucis universels – comment ne pas écraser un peuple mais juste une ou deux tribus, afin d'extraire tout son sous-sol du mieux possible, reversant des sommes

d'argenterie à quelques-uns pour que la paix soit avec nous, qu'ils puissent se voir dans la bimbelerie ou lustre d'apparat de quelque palais notoire où l'ambassadeur et son épouse de tous pays se gênent et présentent leurs parures.

République démocratique de France.

Tous se pourlèchent les babines de me savoir aux prises avec la question algérienne et espèrent tous que je vais arriver – l'homme qui dit « Non » – vais bien débrouiller les ergs, les ouais, les oasis, les ravins, les bosquets, les taillis, les chênes-lièges, les villages berbères, les Kabyles, de toute geste énervante pour les colons, les orangeraias, les maraîchers, les concessionnaires modernes, l'import-export, le téléphone, le tout-à-l'égout et qu'ensuite, une fois passée la sulfateuse, l'on me jettera avec l'eau du bain, introduisant, par là, une semblable entité, pour le coup, vraiment fluide, en une bonde, libre, furtif, efficace comme James Bond réparant une partie, je ne sais, des Carpates par exemple, ou le Moyen-Orient, l'Afrique du Sud, etc.

Toutes proportions gardées, l'algériade m'ira, mais donc je le répète, ils espèrent que je m'en aille, emporté par ce que j'aurai enfin résolu là-bas, en ce département de France.

Car enfin, on ne pardonne pas ou peu au talent son expression, on le traite de génie, voire de virtuose, et on le lui fait payer ; or il n'en sera pas question avec moi.

Doit-on pour autant tout flanquer à vau-l'eau, se la couler douce, sous prétexte d'avoir conquis, organisé, rationalisé l'Outre-mer, épopée mondiale, fait de braves éléments malgaches, annamites, dressé de vaillants contingents africains, prenant notre part du brave gâteau facile et gracile et leur offrant les tranchées de Verdun, la Picardie, la Somme, les administrateurs, les colons, les enseignants, les missionnaires, les ingénieurs ?

Quelle sensation de perte irrémédiable, pire que la morale eau du bain, la baignoire et le peignoir bleu-blanc aussi sec que de claquer un bouquin assez épais, surtout s'il est d'Histoire.

Car enfin, au départ, on rigole bien, le bilan est très positif, ils nous rapportent énormément au bilan des charges, l'entretien est monnaie de singe, une fois obtenue la noble soumission des populations, encadrant leur vie vraiment lente et somme toute, reléguée.

Mais il y a un mais : ça change vite, car à force d'éducation, de progrès caoutchouté, de tranquillisants à l'estomac, à la jambe, bref, de services sociaux, de sanitaires tout neufs, de travaux publics, de vastes étendues sécurisées, les voilà au moment d'une volonté émancipatrice qui, à peine un panneau indicateur planté, le prend mal, ombrage – y personnifiant comme un joug, quelque objet à leur rencontre intolérable.

Il y a des démons, il y a vraiment des entités que la France déploie et qui exercent comme un attrait, un appétit, une braderie – oserai-je le mot, oui –, comme une liquidation, en laissant livrées à elles-mêmes les populations conquises.

Idéalement, nous conquérons le monde et l'univers pour que tous parlent un bon français ; il est encore trop de monde qui ignore les subtilités du subjonctif, de comment l'on perçoit ici le temps, car le verbe, lui, n'attend pas ; ailleurs, il n'y a aucune relativité, le temps est présentement pesant et novice, aucune nuance, aucun aménagement, finalement aucune gloire ou plutôt, aucun renoncement.

Tout est là.

*Quid* du désir d'envahir ?

*Quid* de l'outrance ?

Du désir de saisir bientôt...

Sénégal, Soudan, Guinée, Mauritanie, Dahomey, Côte d'Ivoire, Haute-Volta, Niger, Congo, Tchad, Oubangui-Chari, Gabon, épanchent désormais toute une mélodie de sentences bienvenues et adjacentes, les remarques sont bon enfant, l'Histoire des Gaules se propage, on extrait de l'ardoise que l'on mêle à d'autres fibres, on leur livre des craies et blanchissent l'espace, quand la savane s'approche de la garrigue, le lion du chien, le baobab du boulot, cocorico !

Néanmoins, aucune surenchère je ne fais, n'employant telle combinatoire genre pas d'évolu-

tion positiviste, voire consensuelle, mais bien quand même m'élever grâce au camp d'en face, celui de la pâtée totalitaire, affranchissante, peu négociable, mais bien une défaite affligeante si possible, écrasant son colon enfin.

D'indé, ils n'en démordent pas – c'est ça ou rien.

En attendant, je sais des pays, vrais ceux-là, qui, quand bien même je leur allégerais le rude fardeau, resteraient, comme des trop vieux ânes à qui l'on enlève les œillères et qui continuent le trajet, accompagnant la cruche, ou comme le dada des mines, rendu aveugle mais libre, comme Madagascar ou le Togo ou le Cameroun.

Quand je pense qu'avant, il n'y eut que divisions anarchiques, et qu'on apporte en élite des élites, des faits civilisationnels, un système vraiment bien, centralisé, et encore des élites pénétrées de droits de l'homme, de liberté et de raison gardée.

Ah, l'Algérie !

C'est une indépendance telle celle au travers laquelle les mamans du monde civilisé vont et viennent ou font chercher à l'enfant, le bambin, la farine, la boîte de pêches au sucre ou de petits pois, l'Algérie c'est ça, c'est le cellier nôtre, donc du drame, du drame, du drame, sans comparaison avec l'époque rustique dite barbaresque, Delacroix et nos Sardanapale intimes tous en babouches, chéchia, et allez !

Bel effort militaire, prisonniers du dessert (cf. pastèques, pêches aux trois sirops, etc.) quand en face l'adversaire se tient en embuscade, rend l'étagement conflictuel des bocaux, des conserves, mine la buanderie, nous fait payer le prix fort, enfin, là, je l'écris, mais je n'y crois pas trop non plus – c'est pour donner quelques gages au dirigisme actuel en une reconnaissance de dette, pour les dattes et autres huiles de palme.

Ah, l'Algérie !

Ceci ne doit pas me faire dévier de ce que je dois vous apprendre sur ce que je perçois de ce pays, sinon qu'il est un merveilleux outil de pénétration vers l'oued marocain, tunisien et saharien...

Le Grand Paris !

Tous en spahis, en tirailleurs, en Pieds-Noirs revitalisant le pays en une remise d'éclat scintillant jusqu'à très loin, comme un gouvernement commande aussi à l'administration, pour la libération alliée, durant les crasses années, bref, tout est à prendre mais d'une autre manière, le pays du fruit du pays créé par notre argent, notre pain, notre pure technique désintéressée.

Pénétrer la Tunisie, quelle aubaine, quel sens des gestes, moi en Y bras aux cieux, grand comme la pénurie énergétique, magnifique infrastructure imaginée pour toutes glorieuses que je vis allègre, pantalons repassés, galons redorés, pneus neufs, lubrification des petits engrenages suivant la rotation des

phares, projet de gisement de gaz, pétrole pour rendre les femmes encore plus attractives dû aux lainages synthétiques, lutte des classes, IV<sup>e</sup> République, ah de Gaulle de-ci, de Gaulle de-là.

En attendant, sacrés Pieds-Noirs, Albert Camus, sa mère, sa partie, juxtaposent les Kabyles, les Berbères, les Touaregs, les Arabes, mêlent l'espace entre les cailloux coincés dans les dessins de pneus des roues avant d'autochenillettes à l'espace tout court, normal, du paysage.

Et tous ils chosifient le monde, je veux dire qu'ils chosifient le paysage, l'entretiennent, le font fructifier ; c'est la réelle joie des conquêtes, agricoles, industrielles, grâce à la force d'objets de plomb sifflotant des victoires ou ricochant vers un figuier, et tel un troufion qui obéit et manie l'arme, le fusil comme un petit caporal, ô toi lectrice, lecteur, ton calot, tu te le cales, de peur d'être abandonné par la troupe, désolé d'en arriver là mais la troupe c'est ça, c'est toutes les pages, et ça en fait du monde.

La dissuasion.

Alors, tu suis ?

On souffre, c'était couru qu'il, l'embusqué des bourgades – dont le villageois s'insurge contre sa note téléphonique ou le prix du pois chiche, et d'un bon sens retenu s'imagine Musulman en lutte contre l'occupant fumant des mentholées, drapé

de toge romaine mentale, alors que lui utilise une théière, adaptant ses chutes d'eau bouillie au cénacle modeste mais tenace du schéma des simples, posant le fondement d'une culture aussi vivace que le lichen à la pierre, aride et ultrachaud dans l'ensemble, entamant, jusqu'au conseil de sécurité de l'assemblée des Nations unies, un chant de lutte fait de flûtiau de peau de mauvaise chèvre tendue, en gardant la poussière s'élever d'une danseuse chevilles nues qui martèle notre sol, reconduisant un Conseil autochtone dès 1957, Tunisie et Maroc compris, d'accaparer, bien présenté sur un plateau – comme dans les meilleures métaphores –, Paris.

Aussi les Algériens s'imaginent ouvrant des brèches indépendantes en tout Djebel et se réembusquent dans l'avanie d'une troupe, y enfoncent des coins de plomb solide au travers du troufion (toi).

Tombeau pour 500 000 troufions à la queue leu leu, s'essayant à évaluer comme une charge libertaire, mon geste de papillon risquant de créer une tornade à Limoux, ou place Beauvau.

Tentatives de cérémonie du coupage de camembert normand importé contre celle du thé vert local.

Où l'on perçoit vite qui va gagner la guerre, sous le soleil.

Le souci, avec un homme comme moi en général, c'est que les musulmans comme les Pieds-Noirs ou Salan, à un moment *m*, crient : « Vive de Gaulle »,

croyant en l'attachement d'une vision naturelle, comme je le suis avec moi, ma peau n'utilise que de la terre d'argile pour mes onguents, mes dents, mon gant de toilette en crin, mes savons : argile, argile, argile, mes bains de pieds : argile et sans détours, un corps sain et désintéressé conseillant tous d'honnêtes garçons – finalement, c'est quand même simple, une nation.

Auréolé d'espoirs, on mêle mille démonstrations d'amour, fût-ce par la carabine ; ce qui aurait été digne, c'eût été d'implanter des millions de musulmans en Limousin, Languedoc-Roussillon, en région Rhône-Alpes, en Picardie et vice-versa, d'encombrer les pontons de Toulon, La Gard, Marseille, par des Alsaciens, des Bas-Alpins, des Ariégeois, vers les vastes terres de notre terre subméditerranéenne – mais personne n'est d'accord, alors que tous réclament l'égalité des chances, l'euphorie pour tous, la fierté du savoir, être, se tenir bien à table ou au jardin.

Rendre les personnes autonomes, rendre les nourrissons autodéterminés, tels étaient les principes qui agissent encore mon esprit, mes gestes.

*Statu quo!*

La France, en attendant, s'enfonce comme Venise dans sa lagune, comme Renault plus tard avec sa Laguna, en les marais du Marché commun, où l'île Seguin d'une arche fantôme des usines ne garde, telle Cinecittà, que son portique, juste son entrée, quand le reste est rasé.

On regarde et l'on coule avec le pays, ce qui n'est pas un mal, à l'instar du Portugal qui coule depuis si longtemps, créant Fernando Pessoa comme révélateur dissymétrique d'une avancée culturelle poignante, facile, pénétrante, en termes indicieux, auprès d'un large public ; une force de frappe.

Remplaçant ou palliant les pertes du Mozambique, d'Angola, de la Guinée-Bissau, São Tomé-et-Principe, du Cap-Vert.

À tel point que j'en viens à me demander si un bon écrivain n'équivaudrait pas à, à peu près 5 torpilleurs, 2 sous-marins nucléaires et une rampe de 7 à 8 missiles intercontinentaux.

Tout est là.

L'utopie ruineuse de l'Algérie française a un temps, ce qu'il nous faut, c'est des accords en sous-main, des dessous-de-table agréables pour tous, des ressources souterraines, des trésors enterrés, des contrats en valises Samsonite®.

Faire crépiter les télex plutôt que les mitraillettes en une certaine mesure, car enfin, comme la France est un peu Rome, je veux dire que comme l'on a été habité par des Romains, alors l'Algérie, c'est la France – c'est l'obsession du livre, en fait.

Alors, progressivement, en me servant de chaque pensée d'Algérie comme trampoline, je rebondis, fais accepter tel ou tel projet amenant telle figure, un tourniquet ménageant une susceptibilité, car être

brillant en sauts c'est aussi se mettre au diapason, respecter au moins les codes principaux, arriver à ses fins en faisant des secousses, certes, mais en rythme.

Le bon sens au milieu des vagues, rames à la main, gouvernail chancelant, mais enfoncé profond dans les abysses.

Manœuvres !

Profitant des danses de saint Guy, dont ils nourrissent, à force de coups dans les tambours, les trompes, les amplis, les gens passionnés par la côte méditerranéenne s'organisent en réseaux ou troupes de choc, afin de créer des chauds et des froids constants, tempérant l'humeur.

La moyenne ?

Très peu connaissent.

Ce doit être dans les gènes.

L'apéritif, par exemple, oui, mais avec des olives et du piment, du Tabasco à la rigueur, du feu de Dieu, quand pourtant partout ça dort mais partout ça pète et flambe, on s'arrache un bras en lançant une grenade trop tard, en plein bar, on perd deux mollets pendant la course pourtant rapide quand le faux plafond s'effondre sur la noce, la mariée, la pièce montée.

Bref, on s'échauffe par géomimétisme, on mitraille la Casbah pour vérifier les dessins du plomb dans la pierre tendre, comment on brûle un grenier à grains plein, juste après les moissons.

On regarde si la bergère jouit comme en métropole, si l'enfant meurt d'un seul coup de dague et comment il tombe sur le flanc, dans le fossé ; on procède, on teste.

Mais bon, comme ma génitrice disait : « La vie continue en Algérie », l'aviation ratisse l'air comme du gravier et jette des sortes de cailloux sur tout ce qui remue au sol, fend en deux parties distinctes le gaz, perturbe durablement et continuellement, depuis Ader, cet élément.

L'artillerie, les blindés, les tirailleurs, exploitent le terrain ; ils sont là et les zones deviennent suspectes, d'autres moins, et c'est là qu'ils se font avoir.

Le génie est de construire, de planter des fers à béton dans du béton, justement.

On construit donc, pour le bonheur des colonisés, des bunkers, des barrages, des plots et des barrières infranchissables, des champs où l'on sème force mines.

La vertu et les efforts sont toujours récompensés, c'est particulièrement cela qu'il faut retenir, et enseigner dans les Aurès, les Nementchas, le Hodna, les Bibans, l'Ouarsenis, le Dahra, les monts de Daïa et de Tlemcen, l'Atlas saharien...

Aussi, dès que je traverse un patelin, une ville, c'est l'acclamation générale pareil qu'Hitler, saluts que je renvoie à la marine, l'aviation – mon lectorat.



Le 4 juin, je sens les derniers contacts des pneus de la caravelle quitter la piste, et l'air d'aspirer en une lente succion toute la carlingue vers Alger.

Je me sens hyperbien avec Louis Jacquinot, Pierre Guillaumet et Max Lejeune qui sont ministres, plus le général Ély que j'ai bien remis à sa place, et mon petit René (René Brouillet), chargé d'affaires d'Algérie.

Ça tourne à l'obsession.

Dès que balcon, j'en suis, et les vivats fusent, traversent les couches, ricochent en toute façade, spontanés.

Quel bonheur; alors, à mon tour de déclarer mobile d'entre mes lèvres articulées mon palais qui contracte ma langue, produisant les mots, bras aux cieux, des possibles postures pour tout un peuple que j'autodétermine.

J'adore ça.

C'est ça, la pacification.

Merci.

## La littérature en phase terminale<sup>1</sup>

« Le programme de littérature en classe de terminale L fait, depuis la création de cette spécialité, l'objet d'un vaste consensus. Il a permis à des milliers de futurs étudiants en sciences humaines de découvrir d'indiscutables chefs-d'œuvre, qui ont tous marqué l'histoire des lettres françaises et européennes – qu'on en juge par cette simple liste, glanée au hasard dans les programmes des années passées : Sophocle, Shakespeare, Kafka, Montaigne, Primo Levi, Giono, La Bruyère, Chrétien de Troyes, André Breton, Diderot... Et cette année, donc ! Homère, Pascal, Laclos, Beckett : quatre heures hebdomadaires ne sont pas de trop pour servir et faire savourer à nos élèves un tel festin.

Pourtant, dès 2012, ces heures seront réduites à deux heures hebdomadaires, alors que la réforme du lycée prétend officiellement "revaloriser la filière L" ! Quelle ironie, et quelle piètre image de l'enseignement de la littérature !

Quant au programme de l'an prochain... la simple juxtaposition des noms d'auteurs fait déjà croire à un canular. Le programme étant en effet renouvelé par moitié tous les ans, les élèves auront à étudier, pour remplacer les *Pensées* de Pascal, sous l'entrée "Littérature et débat d'idées", le tome III des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, et, pour se substituer aux *Liaisons dangereuses*, dans la thématique "Langage verbal et image", *Tous les matins du monde*, le roman de Pascal Quignard, et son adaptation par Alain Corneau. Au total donc : de Gaulle, Beckett, Homère, Quignard.

---

1. Lettre-pétition rédigée, en février 2010, par un collectif de professeurs de lettres en lycée, et publiée sur le site, créé pour l'occasion : <http://www.lettresvolees.sitew.com>.

Que dire, d'abord, du déséquilibre qui consisterait à étudier trois œuvres du second <sup>xx</sup> siècle la même année, assortie d'une *Odyssée* distante de vingt-cinq siècles? Cette sorte de trou de mémoire pédagogique serait déjà, en soi, un motif d'inquiétude, quand bien même on aurait choisi Proust et Soljenitsyne pour côtoyer Beckett. Or, c'est Charles de Gaulle qui est choisi. On ne peut imaginer que dans le champ des lettres, quiconque, quel que soit son statut, d'inspecteur à professeur, ait pu cautionner un tel choix. D'où vient donc une telle décision?

Proposer de Gaulle aux élèves est tout bonnement une négation de notre discipline. Nul ne songe à discuter l'importance historique de l'écrit de de Gaulle : la valeur du témoignage est à proportion de celle du témoin. Mais enfin, de quoi parlons-nous? De littérature, ou d'histoire? Nous sommes professeurs de lettres. Avons-nous les moyens, est-ce notre métier, de discuter une source historique? d'en dégager le souffle de propagande mobilisateur de conscience nationale? Car il s'agit bien de cela : aucun thuriféraire du général ne songerait à comparer l'écriture des *Mémoires de guerre* au style et à la portée de tout autre mémorialiste, si l'on veut rester dans ce genre littéraire. Placer de Gaulle au panthéon des Lettres, lui qui a refusé le Panthéon tout court? Allons donc.

Ce choix pose un autre problème : on pourrait le soupçonner de flatter la couleur politique du pouvoir en place. À la prochaine alternance, devons-nous enseigner *L'Armée nouvelle* de Jean Jaurès, ou l'essai sur le mariage de Léon Blum? Nous transmettons des valeurs républicaines ; pas des opinions politiques.

Est-ce donc cela, l'enseignement de la littérature? Ou ne serait-ce pas plutôt sa mort programmée?

Nous demandons que soit modifié le choix d'œuvres pour les années 2010 à 2012 et que soit conservée l'intégralité du temps imparti aux lettres, afin de sauvegarder la spécificité littéraire de cet enseignement. >>

*Charles de Gaulle*  
*Mémoires d'espoir*  
*(Le Renouveau 1958-1962)*

de  
Stéphane Bérard

Achévé d'imprimer en mars 2011  
sur les presses de l'imprimerie France Quercy · groupe Qualibris · 46090 Mercuès.  
n° ISBN : 978-2-917131-12-1  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2011.  
Imprimé en France.  
© Stéphane Bérard, et Questions théoriques pour la présente édition.

En couverture : Vareuse et képi du général de Gaulle,  
collection du musée du Souvenir des écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan (56381 Guer cedex).  
Image prélevée sur le site : <http://fr.topic-topos.com/vareuse-et-kepi-du-general-de-gaulle-guer>  
Tous droits réservés.

L'association Questions théoriques (anc. Le Croisement)  
a bénéficié du soutien du Conseil régional d'Ile-de-France.

[www.questions-theoriques.com](http://www.questions-theoriques.com)  
[questions.theoriques@gmail.com](mailto:questions.theoriques@gmail.com)

